

Faire passer le message

Timothy Rowe, MB, BS, FRCOG, FRCSC

Rédacteur en chef

Une communication réussie n'est bien souvent qu'une question de chance. Le Canada est un pays officiellement bilingue, caractéristique qui constitue un avantage autant qu'un inconvénient : c'est un avantage en ce sens que tant les francophones que les anglophones ont l'impression de participer aux activités du gouvernement et de contribuer à la société; mais en ce qui concerne certains des aspects pratiques de la communication, c'est un inconvénient. Les Canadiens qui ont le plus de chance sont ceux qui sont parfaitement bilingues. Les plus malchanceux, en revanche, sont ceux qui sont non seulement unilingues, mais qui ont aussi une oreille de plomb lorsque vient le temps d'apprendre une autre langue.

Cela fait maintenant deux ans que je suis citoyen canadien, et une bonne partie de ce que j'ai dû apprendre pour le devenir est encore frais à ma mémoire; il m'arrive d'ailleurs encore de murmurer « 1867 » dans mon sommeil. Mais ce qui m'a le plus étonné est le fait que, pour devenir citoyen canadien, il faut posséder une connaissance pratique de seulement une des deux langues officielles. Les difficultés de communication que cela peut occasionner dans un pays multiculturel comme le nôtre étaient bien en évidence lors de ma cérémonie d'assermentation, la langue dominante des nouveaux citoyens n'étant ni le français, ni l'anglais.

Le juge qui présidait la cérémonie parlait uniquement l'anglais, mais l'assermentation elle-même s'est effectuée, en alternance, en français et en anglais. Tout cela était fort déroutant, ce qui est peut-être la raison pour laquelle je ne me rappelle que de deux choses dites par le juge ce jour-là : d'abord que, « au Canada, les hommes et les femmes sont égaux » (les marques de pincement laissées sur mon bras par ma femme sont encore visibles); ensuite, de ne pas tous nous rendre au bureau des passeports tout de suite après la cérémonie (« ils ne seraient pas en mesure de répondre à toutes vos demandes »).

Donc, œuvrer dans les communications au Canada s'accompagne de difficultés bien particulières, difficultés

qui sont parfaitement étrangères à nos cousins du Commonwealth et à nos voisins du Sud. Les revues médicales canadiennes se doivent de produire un contenu s'adressant aux lecteurs dans les deux langues officielles, non seulement parce que la ministre du Patrimoine canadien l'exige, mais aussi parce que bon nombre de nos lecteurs ne parlent que l'une des deux langues. Nous publions dans chaque numéro du Journal une version bilingue de l'éditorial, des résumés des articles originaux et des directives cliniques, en sachant que la plupart de nos lecteurs vont lire uniquement le contenu paraissant dans leur langue d'origine ou celle de leur choix. Ce qui signifie que, pour la plupart des lecteurs, il y aura toujours des sections de chaque numéro qu'ils ne liront pas. Nous pouvons tout de même nous consoler en nous disant que les sections bilingues peuvent aider les lecteurs unilingues à reconnaître certaines expressions dans l'autre langue officielle. Le mandat du Journal, après tout, est d'éduquer. Étant donné que les seuls mots reconnus par bon nombre de Canadiens dans l'autre langue sont « céréales », « ketchup » et « attachez votre ceinture », nous croyons rendre un précieux service au public.

En tant que nouveau citoyen (relativement parlant) pouvant encore se réclamer de voir les choses « de l'extérieur », je considère la nouveauté du bilinguisme au Canada comme étant l'une des qualités les plus attrayantes du pays. Comme l'a reconnu la revue *The Economist*, il y a quelques années, « il est possible de penser que le Canada commence à être dans le vent »¹ [traduction libre]. Cela étant dit, je dois reconnaître que le bilinguisme est une œuvre en évolution et que le Journal est lu par beaucoup plus de lecteurs anglophones que francophones. Les manuscrits sont soumis en anglais, après quoi les résumés, les editoriaux et les directives cliniques sont traduits par l'équipe de traducteurs la plus acharnée du pays. Il n'en reste pas moins que le gros des articles de recherche et des commentaires ne sont disponibles qu'en anglais. Notre Journal devrait, comme le Canada, être entièrement bilingue; dans la pratique, cependant, ce n'est pas tout à fait le cas.

Le bilinguisme, il faut l'avouer, est une politique difficile à mettre pleinement en application. Il nous incombe donc de

trouver des moyens novateurs d'améliorer les communications entre les francophones et les anglophones, ainsi que les communications qui leur sont destinées. L'une des façons qu'a une publication imprimée de se faire remarquer est d'utiliser une photo saisissante qui se passe d'explication dans l'une ou l'autre des langues officielles. Notre secteur de pratique clinique génère souvent des exemples frappants de bizarreries anatomiques ou pathologiques, et l'arrivée de l'ère numérique n'a fait que faciliter l'acquisition d'images de ces bizarreries à l'aide d'une caméra numérique ou d'un dispositif d'enregistrement informatique. Mieux encore, ces images peuvent ensuite être envoyées par l'intermédiaire d'un réseau ou d'Internet. Des images de ce genre sont d'intérêt pour tous les praticiens du domaine gésésique, peu importe la langue qu'ils parlent.

Dans cette optique, nous lançons donc dans le numéro de ce mois-ci une nouvelle section, où sera présentée « l'image du mois ». Cela rappellera à certains l'examen du Collège royal en obstétrique-gynécologie, dans le cadre duquel les candidats doivent poser un diagnostic rapide à partir d'une photo de résultats opératoires, d'une radiographie ou d'une image échographique. Comme nous fournirons une brève description (en français et en anglais) des résultats présentés dans l'image, accompagnée, le cas échéant, d'un résumé de l'issue, il est peu probable que cette rubrique déclenche les réflexes parasymphatiques de la même manière que l'examen du Collège royal. Quoique...

Le fait de présenter une forme d'exposé de cas ayant pour but de combler l'écart entre les langues ne signifie pas pour autant que nous abandonnons les rapports traditionnels, dont plusieurs n'utilisent pas de supports visuels. Toutefois, compte tenu de la simplicité extrême avec laquelle les images peuvent être captées et présentées, il est tout à fait naturel qu'un journal comme le nôtre mette cette technologie à contribution autant que possible. Nous nous réjouissons à la perspective de voir les résultats cliniques de nos lecteurs de leur point de vue. Faites-nous parvenir vos photos (avec un paragraphe décrivant les circonstances cliniques et l'issue), accompagnées d'un consentement signé par le(la) patient(e), et nous ferons tout notre possible pour les publier. Notre objectif est d'informer; nous résisterons donc à la tentation de publier des exemples extrêmes de troubles communs – comme des images de kystes de l'ovaire de 30 kg, par exemple. Voyons ce que vous avez à nous montrer.

Et si par là, nous parvenons à faire avancer la cause du bilinguisme au Canada, nous serons débordants de joie – contenue et modeste, bien entendu.

RÉFÉRENCES

1. « Canada's new spirit », *The Economist*, version imprimée (Amérique du Nord), 25 septembre 2003, p. 31.